

ROMANS  
ADD

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

# BRISSE GLACE

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

# BRISE GLACE

“Et toi, tu es qui ? La question se perd dans le brouhaha du bar, mais les mots m’ont atteint, là, juste en dessous de la poitrine. Moi. Qui je suis. Il y a un moment où c’était facile de répondre. J’étais le fils de mes parents. Le bon-élève-presque-premier-de-la-classe. Un des trois du trio inséparable. Et puis, tout a explosé. Maintenant, je ramasse les pièces du puzzle et essaie de créer un nouveau tableau.”

Solitaire, secret, Aurélien n’aspire à rien d’autre qu’à oublier et se faire oublier. Mais dans son lycée, Thibaud semble s’être focalisé sur lui, décidé – pour quel motif ? – à briser la glace et gagner son amitié.

# BRISE GLACE

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)  
[www.actes-sud-junior.fr/collections/romans\\_ado/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/)

Éditeur : François Martin.  
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2011  
ISBN 978-2-330-01181-9

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

ACTES SUD 

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

# BRISE GLACE



# 1

JE REGARDE PAR LA FENÊTRE la pluie qui s'abat sur la cour du lycée. Je soupire.

Je suis dans la salle G124, bâtiment G, 1<sup>er</sup> étage. C'est la salle dans laquelle ont lieu tous les contrôles de plus d'une heure – que des tables individuelles, pour décourager les tentatives de pompe.

Aujourd'hui, c'est devoir de français. Quatre heures. Je jette un coup d'œil à mes camarades, les premières L. On est mardi après-midi. En novembre. Tout est gris. Presque aussi gris que sur la photocopie du tableau que j'ai devant moi – tableau qui est censé servir de tremplin à une expression écrite. *Le travail d'invention*, ça s'appelle : on te colle une image et tu dois te baser dessus pour raconter une histoire. L'intitulé est très clair : "En vous inspirant de l'atmosphère du tableau de Friedrich, imaginez le voyage dont rêve le personnage. Vous utiliserez la première personne et un registre au choix parmi les quatre proposés : lyrique, épique, tragique et fantastique."

À côté, la reproduction dudit tableau. Le nom de l'artiste et ses dates de naissance et de mort : Caspar David Friedrich (1774-1840). Le titre : *Voyageur contemplant une mer de nuages*. 1818, peinture, 74,8 x 94,8 (Kunsthalle, Hambourg).

Je sais où se trouve Hambourg.

Mon père y est allé une fois, pour son travail. Il y avait un Salon de jenesaisquoi. Mon père se rend souvent dans des lieux improbables pour assister à des salons encore plus improbables, genre le “Salon du verrou” ou le “Salon de la protection individuelle”. Il est représentant pour une entreprise qui joue sur les peurs des habitants des quartiers résidentiels. Il fournit à ses clients toute une panoplie censée empêcher les intrus de pénétrer chez eux. C'est un marché en pleine expansion dans une société où tout le monde a peur de tout.

Si je devais décrire la vie de mon père, j'hésiterais entre l'épique et le tragique. Je n'opterais en aucun cas pour le lyrique. Et surtout pas pour le fantastique.

De Hambourg, il m'a rapporté un nouveau type de cadenas pour mon scooter – le top du top avec fermeture à distance et code secret évolutif.

Il n'a jamais marché.

Un raclement de gorge.

Je reviens à la salle. Je n'ai toujours pas écrit une ligne. J'aperçois F. X. qui mâchouille son crayon de papier, Florent qui dessine sur une feuille blanche depuis le début de l'épreuve, et Gladys qui bâille sans grâce.



Évidemment, je ne suis pas le seul à être bloqué. Mais je suis sans doute le seul à être bloqué à cause du trop-plein.

Je me souviens, quand j'étais plus petit, mon livre préféré, c'était *Les Mots doux*, l'histoire de Lola, une petite marmotte qui se réveille un matin avec des mots doux à distribuer parce que c'est un de ces jours où elle aime tout le monde, mais personne n'a le temps de l'entendre, ses parents la houspillent, la maîtresse s'occupe de quelqu'un d'autre, son amoureux joue l'indifférence et ses copines l'excluent. Alors, ses mots doux se calent dans sa gorge et ne veulent plus sortir, jusqu'au repas du soir, où tout le monde s'inquiète tout à coup, parce que Lola ne va pas très fort.

Je ne vais pas très fort.

Mais ce ne sont pas des mots doux qui se terrent dans ma gorge.

C'est de la glace.

Et sous la glace, il y a ce bouillonnement de mots durs. Je ne parviens pas à les canaliser en phrases, à les articuler en paragraphes. Les phrases se télescopent, les mots s'entrechoquent. Depuis que j'ai vu le sujet, j'ai le cerveau en ébullition.

Simplement parce que c'est moi, ce mec, en haut de la montagne. De dos. Contemplant la mer de nuages en dessous de lui. Sa canne à la main. Impossible de savoir s'il est là pour seulement observer et jouir du paysage. S'il va redescendre par le sentier que l'on devine, sentir l'humidité dans tous ses membres, les

nuages qui l'entourent, le frôlent, le font disparaître à la vue du monde et sortir, encore enveloppé de brouillard, dans un paysage différent.

Ou s'il va sauter.

Parce qu'il se pourrait bien qu'il saute.

Pour moi, ce gars-là, il est totalement désespéré. Il va se jeter dans le vide, il le sait, il l'a prémédité. C'est son dernier voyage.

Sauf qu'évidemment, si j'écris un truc pareil, la prof va carrément flipper, je la connais, elle est capable de remuer ciel et terre, d'avertir l'administration, l'assistante sociale et de téléphoner à mes parents – *vous n'avez rien remarqué dernièrement, prises de substances illicites, dépression, isolement ?*

Je ne peux pas faire ça à mes parents – ajouter le poids extérieur au fardeau intérieur. Ils ne le méritent pas.

Non, comme d'habitude, je vais torcher un truc pourri qui me vaudra un 08/20 et je prendrai mon petit air désolé, accompagné d'un soupir mélancolique, au moment où la prof rendra les copies. Je lâcherai : "Ah là là, et pourtant, j'ai donné le meilleur de moi-même." Et elle, elle compatira. Elle n'est pas méchante, la prof de lettres. Elle est coincée dans son rôle comme moi dans le mien. C'est tellement hypocrite, parfois, l'éducation.

OK – allons-y. Je vais commencer tranquille par l'évocation de la montée, au petit matin, par le sentier des douaniers. Quelques lignes sur la splendeur du paysage, les petites fleurs, la nature qui s'éveille à la vie,

les flancs de la montagne (elle va aimer ça, les “flancs” de la montagne, sans faute d’orthographe). Poursuivre avec le miracle du panorama, une fois au sommet, et la conviction que de l’autre côté de la frontière, il y a une nouvelle vie, peut-être un nouvel amour, une nouvelle histoire (c’est vraiment pourri, on dirait une chanson de l’Eurovision), voilà, plein d’optimisme crétin, elle va adorer, elle va pouvoir en même temps sourire et se lamenter de ma naïveté. Demain, elle va arriver en salle des profs et, à la cantonade, elle va lancer : “Dites donc, les premières L, ils sont mignons mais ils ne sont quand même pas très futés.”

Mignon et pas futé.

J’aimerais bien être comme ça.

Sauf que je ne suis pas mignon.

Je n’aimerais pas avoir une bonne note, de toute façon.

Je n’aimerais pas voir tous les visages se retourner vers moi et me fixer, avec cette étincelle de curiosité, tout à coup – *tiens, il est comme ça, lui, bon en français, je ne l’aurais pas imaginé.*

Tout ce que je veux, c’est passer inaperçu. Le genre d’élève dont le prof ne se rappelle plus, une fois les autres partis, s’il était absent ou pas.

Jusqu’à présent, je me débrouille plutôt bien.

Je suis arrivé en septembre dans ce lycée. J’ai passé mon année de seconde à l’autre bout de l’agglomération, mais ils n’offraient plus de première littéraire, alors voilà, j’ai déménagé. Ce n’est pas comme si c’était

la première fois. J'ai changé d'établissement trois fois en trois ans – déménagement de mes parents, passage au lycée et orientation vers le littéraire. Évidemment, dans ces conditions, comme dirait ma mère à la réunion parents-profs, ce n'est pas facile de se faire des amis.

En même temps, je n'en cherche pas.

Je serais plutôt du genre solitaire.

Ma mère, ça l'inquiète.

Je sais bien faire ça – inquiéter mes parents. C'est comme un don.

Bon, ce n'est pas tout ça, mais j'ai un devoir à finir. Alors, comment on termine ce torchon ? Julien – oui, je l'ai appelé Julien, le mec en haut de la montagne, c'est bien, Julien, c'est un prénom qui ne se démode jamais – est ravi parce qu'il a confiance en l'avenir et qu'il sait que, sur l'autre versant, il va retrouver la jolie Manon (pareil, ça, Manon, ça peut te faire XVIII<sup>e</sup> siècle, facile) et qu'ensemble, ils vont aller de l'avant, fonder une famille, entendre rire les enfants et puis ensuite vieillir, se décatir, divorcer sans doute parce qu'ils se gonfleront mutuellement et puis crever comme des chiens à la fin, seuls et se demandant bien ce qu'ils ont foutu sur terre.

Nan, je déconne.

J'arrête après "rire les enfants".

Mine de rien, j'ai rempli presque trois pages en moins de deux heures. Un peu plus et je serais fier. Je pourrais me lever et quitter la salle. Mais j'imagine bien le regard des autres sur moi – et ça, je ne supporte pas.

Je préfère attendre que ça sonne, qu'il y ait tout un brouhaha de chaises qui grincent sur le carrelage, de soupirs et de derniers mots griffonnés sur le papier. Je me fonds bien dans la masse. Je suis sûr que la prof va avoir un doute – *est-ce qu'il me l'a bien rendu, son devoir ?* –, vérifier dans le paquet et se rendre compte que, *oui, tiens, c'est bizarre, je n'en ai aucun souvenir.*

Le plus dur, ce n'est pas les moments que je passe en classe. Il y a toujours des stratagèmes pour se faire oublier, en classe. C'est dehors que ça coince. Au moment de la récré. Le midi, après la cantine. Ou alors là, quand on a un trou dans l'emploi du temps.

Parfois, je m'agglomère.

Je me joins à un groupe préexistant, des élèves de ma classe qui attendent dans la file pour aller manger, ou qui forment une cohorte, à la petite grille du lycée. Ils sont bien un peu surpris par ma présence, mais ils ne me rejettent pas. Ils ne sont pas comme ça. Ils m'incluraient bien, en fait – c'est moi qui ne veux pas être inclus. Enfin, c'est plus compliqué que ça. J'ai envie, je n'ai pas envie, ça change tout le temps, c'est épuisant. Je suis épuisant, comme mec.

Les gens de ma classe, ils m'aiment plutôt bien, je crois. Je ne fais pas d'histoires. Je ne donne jamais de la voix pour imposer mon avis. Je ris aux blagues. Ça suffit pour être accepté. Surtout que je n'en demande jamais davantage. Ce que je veux, c'est faire partie d'un tout – mais sans qu'on s'adresse à moi de façon personnelle.

Je sais, c'est impossible.

Là, particulièrement.

Après un devoir, il y a chaque fois des questionnements, des incertitudes, des demandes de précisions, des “Et toi, t’as mis quoi ?”, des “Tu crois ?”.

Il faut que je me trouve un coin tranquille. Un banc à l’écart. Et surtout que j’aie l’air affairé. Je vais me plonger dans le cours d’anglais, tiens. Les langues étrangères, c’est bien pour oublier. On peut se faire croire qu’on s’appelle James ou Peter et qu’on a une vie très différente. *A very different life*. Rien qu’en le disant, ça va déjà mieux.

## 2

— ET TOI, TU L'AS TROUVÉ COMMENT, le document ?

Merde.

C'est à moi qu'il s'adresse.

Déjà qu'ils sont venus perturber ma tranquillité en s'installant sur le banc d'à côté, il y a dix minutes. J'étais bien au chaud, dans ma *very different life*, je me gavais de mots inconnus et paf, ils rappliquent – une fille qui doit s'appeler Manon (tiens, si ça se trouve, c'est à celle que je pensais pendant le devoir de français), son mec qui doit être en scientifique, et Thibaud – avec un “d”, Thibaud, pas un “It” au bout, un “d”, c'est lui qui le précise tout le temps.

Évidemment, ils parlaient du devoir, et ils ont continué à en parler, sans se soucier qu'à dix mètres de là, je me baladais dans les textes anglais. Au bout de quelques minutes, ils se sont lassés quand même – ils n'allaient pas parler d'école pendant toute la journée non plus, hein – alors la conversation a dévié sur la

fête organisée par Thibaud à la fin de la semaine, fête à laquelle je n'étais bien sûr pas convié.

J'étais en train de chercher mentalement un autre abri (un coin du foyer ? le parc près du gymnase ?) quand Manon et son scientifique se sont brusquement souvenus qu'ils avaient des recherches à effectuer au CDI pour leur "travaux personnels encadrés", et sont partis, bras dessus, bras dessous, une vraie pub pour magazine d'ados. Je pensais que Thibaud avec un "d" allait vite leur emboîter le pas, mais il est resté là. Pire, il s'est affalé sur le banc, les coudes sur le dossier, et il s'est mis à me regarder.

Thibaud, c'est un mec extrêmement agaçant pour des lycéens comme moi. C'est le genre de gars cool, copain avec tout le monde, qui doit avoir vingt mille amis sur Facebook, bien vu des profs sans fayoter outre mesure, profs qui soulignent qu'il est sympathique mais ne donne pas la pleine mesure de ses possibilités.

En plus, il se ramène tous les jours avec des fringues différentes et elles semblent toutes avoir été dessinées pour lui. Je ressens de la jalousie envers Thibaud, oui, et je ne dois pas être le seul – mais ça me passe vite. J'ai d'autres chats à fouetter. Lui, non. Aujourd'hui, il semble s'être focalisé sur moi. Et il me parle. Merde. C'est à moi qu'il s'adresse. Ça doit être la première fois depuis le mois de septembre.

Il faudrait que je cherche une réponse spirituelle, mais je n'ai pas envie de me fatiguer, et puis surtout, ça n'en vaut pas la peine puisque, dans quelques minutes, il ne se souviendra même pas de ce que j'ai dit.



Du coup, j'opte pour la sincérité. C'est moins pénible. Je hausse les épaules, je lui jette un coup d'œil et je lance :

— Il me touchait trop intimement, ce document, alors j'ai bâclé un truc complètement naze, histoire que, comme d'habitude, elle me regarde avec pitié et me colle un 08 en se disant qu'elle est vraiment trop gentille et que ça la perdra.

Les sourcils en accent circonflexe. J'ai déjà rencontré cette expression-là dans les livres, mais je ne l'avais encore jamais vue sur un visage. Thibaud laisse échapper un sifflement, et puis insiste. Il veut savoir ce que ça signifie "trop intimement", mais je ne me démonte pas. Je ne comprends pas d'où vient cette franchise et ce culot, mais d'un seul coup, je le fixe dans le blanc des yeux et je rétorque :

— Laisse tomber. Tu n'as pas envie de savoir.

Et là, princier, je me casse d'un pas assuré vers le foyer.

Enfin, c'est l'image que je voudrais donner.

Ça ferait bien à la fin d'un film.

Sauf qu'évidemment, je trébuches sur un sac et je manque de tomber. J'ai le cœur qui bat à deux cents, mais je suis quand même plutôt fier de mon coup. J'ai eu mes cinq minutes de gloire, mon quart d'heure de célébrité, maintenant je vais promptement retourner à l'anonymat.

C'est là que la phrase déboule dans le cerveau, déchirant tout sur son passage.

*Tu l'as déjà eu, ton quart d'heure de célébrité.*

Et là, le voile noir.

Je suis vaguement conscient qu'on me porte à un moment donné, mais je ne retrouve pleinement mes esprits qu'une fois allongé sur un des lits de l'infirmierie du lycée. Dans la pièce, il n'y a que l'infirmière, Thibaud et moi. C'est Thibaud qui parle. Il a l'air très pâle. Concerné, presque. Incroyable, ça. Voilà que quelqu'un d'autre que mes parents se fait du souci. C'est bien ma veine. L'infirmière est douce, mais ferme. Elle veut des réponses. Est-ce que ça m'arrive souvent, ce genre de malaise ? Je réponds que non, que c'est sûrement dû au devoir de français, au stress accumulé. Elle plisse les yeux. Elle pose les questions usuelles – je sais exactement comment faire pour l'amener sur une fausse piste. Je baisse la tête et j'avoue que non, je n'ai pas mangé au petit déjeuner, pas eu le temps, me suis réveillé trop tard. Que oui, je me suis couché très tard, j'ai passé une partie de la nuit sur Internet hypnotisé par des sites pas très intelligents. Que oui, je me rends compte. Que oui, je ne le ferai plus jamais jamais madame. Elle grimace. Je ne suis pas sûr qu'elle soit dupe. Elle semble bien plus maligne que celle du lycée de l'année dernière. Elle dit qu'elle va téléphoner à mes parents, il faut quand même qu'on fasse une prise de sang, une recherche de diabète, on ne sait jamais. Là, je recouvre mes esprits, je supplie que non, s'il vous plaît, déjà qu'ils se font un sang d'encre pour rien et qu'ils ne me laissent rien faire, allez, soyez gentille. Elle hésite. Elle soupire. Elle consent, mais à condition que je revienne la voir la semaine prochaine et que, dès que je me sens mal au lycée, je la fasse prévenir.

Je hoche la tête énergiquement.

Je me retourne.

Thibaud est encore là. Pire, il me fixe. Avec intensité.

Merde, je suis dans de beaux draps.

Au propre et au figuré.

— Je vais rester un moment avec toi.

— C'est gentil, mais tu as sûrement des milliers de trucs à faire.

— Comme ? Aller en cours avec Calvaire ?

Calvaire, c'est le prof de physique. En fait, il s'appelle Caldevaire, mais bon, le raccourci est vite pris – surtout qu'il est difficile de ressortir de cours sans migraine, tant sa voix est désagréable. Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— D'accord. Je te sers d'excuse pour sécher.

— Et puis ça va nous permettre de faire plus ample connaissance.

— Tu vas être très déçu. Je ne suis pas quelqu'un de bien passionnant.

— Ça, ce n'est pas toi qui en décides, Aurélien.

— Un point pour toi, tu connais mon prénom.

— Tu connais bien le mien !

— Le lycée entier connaît le tien. Et sait aussi que Thibaud, ça se finit par un "d" et pas par "lt".

— De même que tout le monde va savoir que tu t'es évanoui dans la cour.

— T'as l'intention d'en faire un statut Facebook ?

— Sauf si tu me révèles ce que tu entends par "il me touchait trop intimement, le sujet de français".

- Putain, tu lâches vraiment rien, toi !
  - C'est ce qu'on me dit souvent, oui.
  - Pourquoi tu t'intéresses à moi tout à coup ? Tu...
- Il y a des dizaines de gens qui sont beaucoup plus...  
Je ne sais pas moi, profonds, chaleureux, intrigants...  
Et je suis sûr qu'ils rêvent tous d'être ton ami.
- Tu ne réponds pas à ma question.
  - Toi non plus, tu ne réponds pas à la mienne.
  - On ne va pas aller bien loin, alors.
  - Je suis fatigué, Thibaud.
  - Eh bien dors. Je veille.

Je ferme les yeux, mais je sens sa présence. À l'intérieur de moi, c'est un festival de sentiments contradictoires. De l'inquiétude, de la fierté, de la rage, de la gratitude. C'est comme ça, les yeux fermés sur le lit de l'infirmier, que je tente d'expliquer, à voix basse. D'expliquer que je me sens comme ce mec, en haut de la montagne, depuis quelque temps. Je ne veux pas regarder en arrière, mais devant, ça m'effraie aussi, alors je reste là, tout au bord du précipice, je joue avec l'idée de me jeter dans le vide et de trouer les nuages, mais je ne le fais pas parce qu'il y a une partie de moi qui a vraiment envie de vivre, de vivre des trucs extraordinaires, de vivre à pleins poumons, simplement, je ne sais pas comment faire, voilà, je ne sais pas comment faire.

Je n'ose pas ouvrir les yeux à nouveau. C'est tellement impudique, ce que je viens de sortir. C'est tellement lamentable. J'aurais bien aimé que l'infirmière me

donne un somnifère. Tomber de sommeil et se réveiller dans six mois en me persuadant que tout cela n'était qu'un rêve.

Il y a un long silence. Et puis l'air de rien, Thibaud qui dit :

— Je vais te laisser dormir, va. Je vais me rendre à mon Calvaire quotidien. Mais à une seule condition. J'organise une fête samedi prochain, pour mon anniversaire. Mon père n'est pas là. Ça commence à dix-huit heures, ça peut durer toute la nuit. Je voudrais bien que tu viennes. Non, je reformule, t'as intérêt à venir. Je te laisse les coordonnées.

Me voilà bien.